

Sylvia Plath, la création pour refuge

Une œuvre comme rempart aux démons, aux doutes, aux tourments. Un fil magique sur lequel Sylvie Doizelet tente d'approcher l'énigmatique poète et nouvelliste

LA TERRE DES MORTS EST LOINTAINE

Sylvia Plath

de Sylvie Doizelet.

Gallimard, coll. « L'un et l'autre » 120 p., 90 F.

Sylvia Plath, adulée aux Etats-Unis, est étrangement méconnue en France. Seuls *La Cloche de détresse*, son unique et splendide roman, *Le jour où M. Prescott est mort*, un recueil de nouvelles, et *Letters Home*, des lettres à sa mère, sont disponibles dans notre langue (1). Pourtant c'est un personnage énigmatique, et fascinant, à qui Sylvie Doizelet a essayé d'arracher sa vérité, vérité de sa vie, si contradictoire, vérité de sa mort, de ses morts pourrait-on dire, puisqu'elle s'est suicidée deux fois, à vingt, puis à trente ans.

C'était le 11 février 1963 ; c'était l'hiver à Londres ; il y avait des coupures de courant, et il gelait. Elle s'était installée dans la maison de Yeats, convaincue qu'elle pourrait écrire, qu'elle serait en sécurité, qu'elle serait sauvée. Son mari, le poète Ted Hughes l'avait quittée un an auparavant ; elle était seule avec Frieda et Nicholas, les enfants. Elle avait écrit à sa mère une de ces lettres enthousiastes et exaltées dont elle avait le secret : « Je t'écris de Londres, je suis si heureuse que je peux à peine parler. » Et puis, le 5 février, elle avait écrit un poème qui disait : « *Le cœur se ferme / La mer se retire / Les miroirs sont couverts.* »

Elle mit les enfants à l'abri, avec un verre de lait et un morceau de pain, elle mit sa tête dans le four, et elle mourut.

Sur cette mort, clé de cette vie, Sylvie Doizelet, à sa façon poétique, empathique et légère, s'interroge. Comme le faisait Sylvia Plath, elle laisse dans l'ombre les faits réels de la vie ; d'une certaine façon, elle les méprise. Ce qui sert de fil magique à Sylvie Doizelet, ce

sont les poèmes et les nouvelles de son personnage, les poèmes qui disent les cauchemars et les hantises, les nouvelles et le roman, qui livrent une Sylvia Plath raisonnable et brillante.

Elle est arrivée en Angleterre en 1955, à vingt-trois ans, avec une bourse d'études, des poèmes déjà publiés par dizaines et des objectifs précis ; devenir un grand poète, devenir une grande romancière, épouser un homme exceptionnel, si possible un écrivain, avoir beaucoup d'enfants, dont il s'occuperait le matin, et elle l'après-midi, ou le contraire. « *Nous publierons tous deux une rangée de livres avant de mourir.* » Il n'y a qu'un refuge contre des démons dont il va falloir parler : la

vie de l'esprit : « *Je vis pour mon travail sans lequel je ne suis rien, rien ne compte, sinon Ted, son travail et le mien.* » Elle a toujours été comme ça, des hauts et des bas, dangereusement triomphaliste : « *J'ai lutté contre le chaos et j'ai gagné* », écrit-elle, en se comparant à Virginia Woolf. Et, comme Virginia Woolf, elle se fait des remparts de devoirs à faire, de poèmes à écrire, de livres à étudier, de lettres, de rendez-vous.

Mais dans l'ombre il y a l'autre Sylvia Plath. Celle sur le berceau de qui étaient penchées les trois « *ladies of sorrow* », Lady of Tears, la dame des larmes, Lady of Sighs, celle des soupirs, Lady of Darkness, celle de la nuit. *Mère, je me demande si tu les as vues, si tu as dit*

les mots qu'il fallait pour me débarasser de ces trois femmes autour de mon berceau, qui me font signe la nuit », dit un poème.

Au tourment poignant de Sylvia Plath, Sylvie Doizelet a trouvé une explication très shakespearienne : son père, Otto, est mort quand elle avait dix ans. On ne l'a pas emmenée à son enterrement, et sa mère n'a pas porté le deuil. Otto est un fantôme, qui lui manque et l'appelle, qu'elle représente dans ses poèmes sous la forme horrible d'un noyé. « *Par cinq brasses sous les eaux, ton père englouti sommeille* », dit Ariel dans *La Tempête*, et Sylvia Plath reprend ce chant d'Ariel. Elle le cherche, jusque dans la mort, dont elle croit qu'on ressuscite. Elle sent le danger, l'affronte à mains nues, à mots nus, se demande en même temps « *pourquoi Virginia Woolf s'est-elle suicidée ? Si seulement je le savais.* »

Il y a eu le froid de Londres, la maison hantée par Yeats, le chagrin, les prophéties mauvaises, le fantôme d'Otto, les tentatives pour s'arracher au passé, au souvenir des électrochocs, qui sont comme la chaise électrique du condamné à mort. Il y a eu tout ce travail et tout ce courage, ces poèmes admirables, et ce désir bouleversant de « *devenir un écrivain du réel, devenir un véhicule pour le monde, commencer avec les choses réelles.* »

Sur tout cela, Sylvie Doizelet a écrit un livre plein d'intelligence, d'amour et de respect. On devine quelle femme adorable fut « *the silent woman* », comme l'appelle la critique Janet Malcolm. Evidemment on ne sait pas « *pourquoi Sylvia Plath s'est suicidée.* ». Si seulement nous le savions...

Geneviève Brisac



© ROLIE MCKENNA

« *Je vis pour mon travail, sans lequel je ne suis rien.* »

(1) *La Cloche de détresse* (Gallimard, coll. « L'imaginaire ») ; *Le jour où M. Prescott est mort* (La Table Ronde, coll. « La petite vermillon ») *Letters Home* (éd. Des Femmes).